

Entretien avec Charles Pennequin

Sortie du recueil *LES VOIX DU VENIR*

Editions Aux Cailloux des Chemins

Mai 2021

par Hervé Gouault

Hervé Gouault

Bonjour Charles.

Merci d'avoir accepté de te prêter à ce jeu de l'entretien.

L'un des problèmes de cet exercice est que les réponses finissent par faire jaillir de nouveaux questionnements à l'infini...

On va essayer de faire court malgré tout, mon dernier entretien avoisinait les dix pages (avec Stéphane Bernard pour son recueil *Le combattant varié*, Aux Cailloux des Chemins (2021)...

Charles Pennequin

Oui, essayons de faire court.

HG

Difficile de mener un entretien à distance avec toi. Tellement tu manies le contre-pied, tu défonces la langue et ses vieilles habitudes. Avec d'autres poètes, je peux mener la barque des questions dans un chenal habituel, avec toi, je crains de prendre des remarques, que tu envoies balader ma petite logique de lecteur, de vieux prof rébarbatif !

J'ai vu que tu avais réalisé pas mal d'entretiens, que penses-tu de l'exercice ? Peut-on atteindre un résultat quelconque quant à la réflexion sur l'écriture poétique dans ce type d'échange ?

CP

Je ne sais pas si en général les entretiens avec moi sont très intéressants. Pour ma part je les redoute, je ne me sens pas à mon aise avec les interviews, les entretiens, les choses qu'on dit parce qu'il faut répondre à une question. Les questions sont en majorité très générales et donc on ne va pas au bout de quelque chose, et de toute façon aller au bout de quelque chose, pour ma part en tout cas, c'est écrire un texte, c'est jouir, car on ne peut pas jouir à répondre aux questions, ni même à seulement les poser, la question de la vérité, la question de l'être, la question de l'amour, de la vie, on ne peut pas y répondre de but en blanc, on y répond à demi, on est à demi dans la question et dans la réponse, donc il faut traverser les questions autrement en faisant danser le langage, en jouant avec, comme on jouerait avec une flûte. Quand je dis ça, ça n'a pas l'air très sérieux, c'est idiot, c'est d'ailleurs pour cela que personne ne jouit avec le parler. Personne veut rigoler avec la parole et pourtant il y a par-là des vérités qui se dégagent en fait, quand on traverse le rire, quand on perfore le parler, quand on s'essouffle dans les phrases, c'est là qu'à un moment donné il apparaît une sorte d'orée, une clairière avec quelque chose qui s'ouvre. Je ne pense pas que les interviews permettent de développer ça, en tout cas pour moi je suis à 10 pour cent de ce que je pourrais dire, car je

suis gentil, je fais l'effort d'accompagner la chose, de répondre en tant qu'écrivain, de celui qui sait et qui répond à celui qui sait pas, ou qui sait mais qui attend une autre explication. Alors qu'en fait à ce moment-là je suis pas forcément écrivain, je suis quelqu'un qui se planque, se planque de son écrit, oublie ce qu'il a dit, car ce qu'il a dit il l'a lu à un moment donné et ça lui a aussi éclaté à la face. Dans mon ancien métier, certains collègues disaient : Pour vivre heureux, vivons cachés. Ça m'a toujours travaillé cette phrase qui revenait très souvent. Mais elle dit quelque chose : si vous affrontez le langage, la vérité, la pensée, faites attention car vous allez payer d'une manière ou d'une autre. On paye à l'endroit où on a creusé, et j'ai des exemples qui peuvent étayer ce que j'affirme. Il faut donc faire comme l'affirmait Richard Virenque pour le dopage : faire de la poésie à l'insu de son plein gré.

HG

Alors, échangeons comme deux humains, pas comme un "écrivain et un journaliste".

J'ai parcouru ta bibliographie (dans les 35 livres, 6 disques, des dessins, des vidéos, des performances...). Je n'ai lu que dix de tes œuvres, et t'ai vu sur scène (librairie Ombres Blanches, Toulouse), et le tout, même s'il échappe à toute tentative de classification, me semble fonder sur une thématique centrale : se définir par rapport au monde, avec une puissante autodérision.

Si j'entrais dans un ordinateur tout ton lexique, il est probable que l'adjectif "nul" sortirait en bonne place (dans *je me jette*, éditions Al Dante, 2004, *Bine*, éditions le corridor bleu, 2003, mais dans quasi tous les recueils).

Es-tu d'accord avec cette approche de cette définition de soi décalée ?

Extraits de Poème nul (dans *Bine*)

*nulle la case
en ma tête
tête de nul
nul le nul
où l'on tend
la vraie vie
nulle la vie
pour s'atteindre
en vrai nul
nul le vrai
qui nous tient
hors de nous
nul le nous
qui s'annule
en moi-même*

Extraits de *je me jette*

homme de nul

je n'ai jamais été aussi nul

de ma vie

je n'ai jamais été vivant autant que dans mon nul

(...)

Je suis nul

J'habite pas

J'habite nulle part

J'ai pas d'endroit

où m'habiter

J'ai pas un toit

J'ai pas un moi non plus

J'ai pas d'endroit où être moi

Extrait *Les voix du venir* aux éditions Aux Cailloux des Chemins (2021)

“La voix est nulle. Notre voix est une voix de nul. C’est la voix même de la nullité. Au départ tout est nul en nous.”

CP

Oui, il est partout le nul, mais on ne veut pas en entendre parler. Notre identité est nulle, notre voix est nulle, c’est d’ailleurs quelque chose que je développe dans le livre, car j’ai toujours été étonné par l’appréciation négative que tout-un-chacun peut avoir quand il s’écoute parler la première fois : il trouve que sa voix est nulle, qu’elle ne correspond pas à ce qu’il entend, c’est génial ! on ne sait même pas qui on est, quelle voix on a, si on n’avait pas de miroir on s’imaginerait tout autrement, d’ailleurs c’est ce qu’on fait, on ne se voit pas, on ne sait pas qui on est et on pense que l’autre va régler le problème. Mais l’autre il a déjà une image tellement déformée de lui-même qu’il ne peut pas nous voir. Nous ne voyons pas les autres, nous ne recevons que des signaux. Nous sommes des boules sensibles qui ressentons, qui respirons, qui roulons dans la vie mais qui ne savent rien de la vie et c’est plutôt marrant. Donc NUL est un mot marrant, mais pas seulement. Nul fait peur, nul est un trou qui n’en est pas un, car il semble qu’il n’a pas de bords. Nul est un mot simple et efficace. C’est pour la poésie d’en bas, pour la poésie quand la vie est rendue à sa plus simple expression. Si on avait deux mots pour faire la poésie je choisirais sans doute nul et boule. Et le lendemain je prendrai deux autres mots qui tournent bien dans la bouche, comme Bine et Dedans, par exemple. Ou Bobi. Bibi. Bobine. Parce que la poésie en général veut paraître jolie, avoir les bons mots qui sortent du bel esprit, et c’est pour moi un problème, car ça la détache de la vie que je peux vivre, tout au moins à l’époque de *Je me jette* ou *Dedans*, c’est cette poésie là qu’il me fallait écrire pour pas tomber dans le trou, pour pas être aspiré par la vie, le surmoi, les autres et leurs impératifs, il fallait que je retourne ces mots-là à l’envoyeur qui ne sait rien de ce qu’il balance. Il fallait que j’aie au plus nul de moi, parce que le monde était violent, demandait d’être toujours impeccable, il y avait comme ça un collègue qui disait : Moi tous les matins je

me regarde dans la glace. Il se regarde dans la glace, ça voulait dire qu'il n'avait pas honte, il pouvait se voir dans la glace et ne pas baisser les yeux. Il n'était pas nul. Le nul, la honte, le « plus bas que terre », la *poésie au ras des pâquerettes*, ça c'est les choses qui moi m'obsédaient. Aujourd'hui ça s'est déplacé il me semble, on trouvera moins ces affirmations dans mes textes plus récents. Mais je pense que la poésie, dans ses productions comme dans ses représentations, est souvent très détachée, propre sur elle, bourgeoise et le nul c'est pas une chose qu'on voit encore beaucoup aujourd'hui malheureusement.

HG

Ce que tu dis de l'identité me fait penser aux développements passionnants de Georges Devereux sur l'identité. L'as-tu lu ?

Sinon, j'ai découvert l'existence du prix du Zorba créé par Côme Martin-Karl en 2012, une sorte d' « anti-Goncourt ». Tu l'as emporté dès sa création avec *Pamphlet contre la mort* aux éditions P.O.L., félicitations ! Ce prix semble bien approcher la visée de tes livres, loin de toute voie tracée, voix déjà entendue. Qu'en penses-tu ?

(à part, c'est amusant, j'ai rencontré Nathalie Quintane chez une amie à Belleville, pas loin du bar Le Zorba où la remise du prix se fait, Nathalie Quintane que tu connais bien, et qui obtient la même récompense en 2018 avec *Un œil en moins*)

CP

C'est extraordinaire car je ne faisais même pas partie des nominés. Il y avait toute une liste, dont Nathalie faisait partie avec son livre *Crâne chaud*, et quelqu'un est venu avec mon livre le jour où le jury délibérait, il a lu des extraits de *Pamphlet contre la mort* et j'ai eu le prix. Le prix se décernait dans le PMU le Zorba à 6 heures du matin et j'y suis allé avec Paul Otchakovsky-Laurens et ses collaborateurs. A 7h00 du matin je buvais le champagne avec eux dans le sous-sol du bar transformé en boîte de nuit ! J'ai été très heureux d'avoir ce prix, ça me convenait à merveille, et je n'en aurais pas voulu d'autres !

HG

Folle soirée et petit matin pour ce prix décerné sans être nominé !

Encore un mot qui fait une percée singulière dans tes textes : le mot "trou". On le retrouve partout :

Extrait de *je me jette*

*j'aimerais être en toi en ton
immonde trou ton trou de
bouche comme ton trou
de cul qui maintenant
me traverse et me remplit
de son vide à être*

Bien sûr, un de tes titres de recueil y renvoie : *La ville est un trou*, aux éditions P.O.L. (2017).
Ou encore dans *Au ras des pâquerettes*, aux éditions du dernier télégramme, en 2012 :

*Oui ça obstrue
les mots ça noue
c'est pas du tout cuit mais
que ça cuit qu'on est
comme trou porté
aux choses
prends-moi bien oui prends-moi
mon cul ma bouche emmène
moi dans le trou mon cul ma
bouche me prends me mets tu
me mets hein tu mets moi
dans le trou de tu mon
amour de moi dedans le trou (...)*

Et dans ton dernier recueil en date, *Les voix du venir*, 2021, tu crées même le féminin du mot trou : “la troute” !

La troute. La petite femelle du trou. Qui trace sa route. Elle fait du bruit. La femelle du trou fait « troute ! Troute ! » quand elle prend la route.

Qu'est-ce à dire ? Scatologique ? Métaphorique ? Anatomique ? Sexuel ? Provocatoire ?

CP

Oui, c'est vrai, après Nul c'est Trou, en effet. Je suis désolé, ça pourrait être un peu plus poétique peut-être ! Sans doute que ça m'a été soufflé par Prigent, qui parlait du trou dans ses textes (pour *La Ville est un trou*, j'ai pensé à ce qu'il avait écrit sur Berlin, qui est pour lui une ville avec en son centre un trou, et puis aussi à Xavier Forneret qui avait fait un aphorisme où il parlait d'une ville où la pensée des gens tombait dans un trou, ou qu'elle était un petit rat, je ne sais plus). Aussi je pensais à Beckett, la façon dont il trouait la fiction, le personnage comme trou, quelque chose qui file. J'avais des images mentales de l'écriture de Beckett ou de Céline, il y avait comme des sillons qui se prolongeaient à perte de vue et au centre il y avait comme un trou noir. Trou ça fait longtemps qu'il est dans mes textes, mais je l'ai, je pense, rarement vu comme illustration du sexe, plutôt de la partie perdue de soi. Après, pour le texte la Troute c'était pour un projet avec un metteur en scène, Pierre Meunier, pour un spectacle avec lui et Jean-François Pauvros intitulé *Le Trou*. Donc j'ai écrit que le trou avait aussi une femme qui s'appelait La Troute. Mais Trou ça me travaille, j'ai beaucoup écrit là-dessus c'est vrai, mais sans doute parce que tout fait trou chez le poète. Le parler fait trou dans ce qu'on croit dire. Faire de la poésie c'est faire trou dans le discours, dans le langage utilitaire, c'est à l'autre bout des maths la poésie ; la poésie fait un trou dans les discours, comme si on se laissait soudain aller à faire des crocs-en-jambe à la phrase précédente, et

contrairement aux politiques le poème n'a pas peur des lapsus, elle ne prend pas le sens que comme seul vecteur de ce qui se raconte *vrai-ment* quand on ouvre son trou de bouche pour prononcer des choses. En fait on a rien à dire, rien ne tient la route dans le dire. La phrase qui fait trou, c'est-à-dire un peu provoc' : faut trouer le cul à tous les parler. Et le mot même est un trou, essayez de faire tourner un mot dans votre bouche pendant très longtemps et il a perdu complètement son sens. Ça ne veut plus rien dire. Mais j'ai aussi et surtout utilisé le mot trou pour dire l'impossibilité à être. De sentir le vide de soi dedans. Le dedans n'est rempli que du dehors et il ressort en faisant croire à une identité, une personnalité, qui a ses avis, ses pensées, une singularité chargée de gestes et d'opinions. Gestes et opinions du docteur Faustroll, avec le singe Papion qui lui répond sous différentes intonations Ah ah. Voilà toute la philosophie qui m'a toujours guidée, à travers des auteurs comme Jarry ou Lichtenberg, Rimbaud ou Artaud. Antonin Artaud (qui parlait – le tRou premier, je crois - beaucoup de trous, scatologiquement, métaphoriquement, anatomiquement, atomiquement, sexuellement et avec beaucoup de provoc') qui écrivait dans Artaud le Momo :

*Et qui de ce rot firent la feuille
écoutez bien, firent la feuille
du début des générations
dans la carne palmée de mes trous,
à moi
lesquels et de quoi ces trous ?
D'âme, esprit et de moi et d'être,
mais à la place où l'on se fout,
père, mère et Artaud itou,
dans l'humus de la trame à roues,
dans l'humus de la trame à roues
dans l'humus soufflant de la trame
de ce vide
entre dur et mou,
noir violet,
raide,
pleutre et c'est tout*

*Ce qui veut dire qu'il y a un os
où dieu s'est mis sur le poète,
pour lui saccager l'ingestion de ses vers, tels des pets de tête
qu'il lui soutire par le con,
qu'il lui soutirerait du fond des âges
jusqu'au fond de son trou de con
et ce n'est pas un tour de con
qu'il lui joue de cette manière,
c'est le tour de toute la terre
contre qui a des couilles au con. (...)*

HG

Je ne vais pas revenir sur chacun de tes mots récurrents ou de tes thèmes.

En te lisant, expérience unique, je suis loin de mes repères, des auteurs que je peux avoir lus. J'ignore ce que tu lis, ce que tu écoutes, ce que tu aimes, qui...

J'ai une liste de quelques-uns qui peuvent me faire penser à ton écriture par moments (Prévert, Devos, Beckett, Duras, Joyce, Faulkner...), dis-moi si je suis à côté de la plaque, et éclaire-moi si tu veux avec tes auteurs, autrices. Quels poètes lis-tu, en lis-tu ? Des contemporains ? Des étrangers ?

CP

Oui, Beckett, beaucoup. Les proses avant toute chose, *L'Innommable*, *Cap au pire*, *Molloy*, Comment c'est, ... et puis Faulkner, oui, certes, mais c'est bien plus jeune ça. Thomas Bernhard, pendant un temps (plus trop maintenant, trop bavard parfois, dans la plupart de ses livres on pourrait enlever 100 pages que ça changerait rien), les auteurs cités plus haut bien sûr, Duras c'est plus récent (*La Vie matérielle* ou *Barrage contre le Pacifique*), et puis il y a Gertrud Stein aussi (plus trop maintenant non plus, je n'arrive plus à la relire), *Madame Bovary* de Flaubert, la poésie en général ça m'a toujours captivé, même les poètes de l'enfance, qu'on devait apprendre à l'école, et quand j'étais ado c'était Apollinaire (le seul livre de poésie chez moi, y avait pas le choix !), puis Michaux (plus du tout aujourd'hui, Michaux), Ghérasim Luca, Bernard Heidsieck (la poésie sonore), Maurice Roche (auteur formidable)... J'ai beaucoup aimé aussi Gil J Wolman, puis les artistes bruts, ceux qui écrivent dans leurs dessins, comme Aimable Jayet, Jules Doudin, Laure, Emile Josome Hodinos et d'autres (je dis tout ça de mémoire), puis Nijinski (ses cahiers, qu'il avait intitulé « le sentiment »), Jean-Pierre Brisset, les écrivains qui se trouvent dans l'*Anthologie de l'humour noir*, d'André Breton, comme Lautréamont par exemple, Denis Roche (ses poèmes, son roman *Louve basse*), Olivier Cadiot (*Futur, ancien, fugitif, L'Art poétique*), Valère Novarina (*Le discours aux animaux*), JP Verheggen (*Pubères, putains*), Flannery O'Connor, Céline, Lacan (les petits livres où il va parler de la psychanalyse à des non-analystes, ça m'a marqué), Bukowski, Christian Prigent (*Journal de l'oeuvre, Peep Show, Commencement, Ecrits au couteau*), Nietzsche (ses derniers textes), Jude Stéfan, Savitzkaya, Nathalie Quintane bien sûr (*Remarques, Chaussures, Jeanne D'arc, Début...*), Christophe Tarkos aussi (*Pan, Farine*), Claude Minière (*La Mort des héros*, par exemple), un peu de Guyotat (*Eden, Eden, Eden*, et des textes comme *Vivre...*), de Federman (*Amer Eldorado* !), Jean-Luc Parant (*Les yeux 1, les yeux 2* etc), Bruno Montels, Ernst Jandl (les lectures de TXT en fait, comme Oskar Pastior ou les Russes, Velimir Khlebnikov et sa création verbale !). Mais je dois lire Hélène Bessette, continuer Proust et puis aussi continuer de lire Charles Péguy, sur qui j'ai écrit plusieurs textes déjà (difficile de le lire car j'écris dessus dès que je le lis), et puis aussi Paul Claudel, dont la *Cantate à trois voix* me travaille et aussi ses textes pas très connus, puis aussi Georges Bernanos, dont je viens de terminer *La nouvelle Mouchette* (pareil que pour Péguy : je lis deux phrases et il faut que j'aille écrire un texte). Mais de tout ça c'est les trois derniers surtout qui me travaillent, et encore Beckett. J'y retourne parfois. Il y a un rire chez Beckett qui est unique. Comme chez Kafka (j'ai oublié Kafka.). Les comiques oui, j'aimais bien Devos, Coluche, et puis au cinéma Buster Keaton, Chaplin aussi, et les Monty Python ! Et dans la littérature Raymond Queneau, très important je crois, mais je ne l'ai pas assez lu

pour dire qu'il m'a vraiment influencé (Prévert je n'ai lu de lui que Paroles et Joyce je n'ai su lire que le monologue à la fin d'Ulysse.)

HG

Il y a beaucoup d'œuvres et d'auteurs que je n'ai pas lus dans tes citations ! J'aurais dû penser à Artaud, c'est vrai, maintenant que tu le dis.

Revenons un peu si tu le veux bien sur ton dernier opus, *Les voix du venir*.

Il m'a semblé plus narratif que d'autres, du moins comme ton livre *Les Exozomes*, aux éditions P.O.L. en 2016.

Tu prends une anecdote, tu la développes et nous la livres, comme tu le ferais au bord d'un zinc.

Les pavés de texte majoritaires renforcent peut-être cette impression. (cet effet de pavement n'est rien à côté de celui des 80 pages étourdissant de ton livre *Dedans* aux éditions Al Dante, collection Niok, en 1999). Tu en penses quoi ? Comment as-tu composé le recueil ?

Ça me rappelle une anecdote tiens. On est une famille de joueurs. Ma sœur ma mère. (...)

Avec l'Afrique j'ai encore des relations. Avec des chauffeurs qui m'ont conduit là-bas. Au Vietnam moins, car y a que du funéraire là-bas. (...)

Le jour où je suis mort. Je m'aurais jeté d'un pont. Mais c'était pas moi. Et pas vraiment mon pont. C'est un autre moi sous un autre pont. (...)

CP

Cela a été plutôt très long, je ne sais pas si tu te souviens mais au début le livre s'appelait *Tourner Bourrique*. Je pensais à quelque chose qui parlerait de politique, des problèmes des migrants par exemple, qu'on déplace d'un camp à l'autre, que les organisations, même « humanitaires », font tourner bourrique, pour les écœurer de venir dans les pays riches. C'était pour Al Dante et au début ça commençait de la même manière que *Dedans*, c'était un petit clin d'œil à ce livre, mais Al Dante s'est débarrassé de mon manuscrit en prétextant que la collection dans laquelle il allait être publié était supprimée. Pendant ce temps le livre grossissait, j'ai continué ensuite à le travailler malgré tout et puis tu m'as proposé de faire un livre alors je t'ai montré le manuscrit. Mais ça ne collait pas pour moi, il y avait quelque chose qui voulait être trop explicite, politique, montrer que finalement l'auteur est du bon côté du manche, même si déjà il y a des textes qui posent problèmes, comme celui avec le type qui se moque des Pakistanais. Un texte raciste, suivi d'un autre avec un discours un peu laissé aller sur les politiques (« ils font ce qu'ils peuvent, les pauvres », quelque chose comme ça), mais je voulais plus de paroles en tout genre, des paroles comme tu dis, qu'on pourrait entendre dans les cafés, des témoignages de vies, des paroles d'existants très divers : un type tailleur de pierre, un autre qui parle de sa mère, un faux suicidé, des joueurs de cartes, des gens qui vivent à la montagne, à la campagne, dans une ville, et tout ça entrecoupé de textes sur la parole, la voix, sur l'écriture. Des textes et des poèmes, comme celui qui donne le titre au livre. Ça ouvre aussi des questions, ça n'est pas tranché, mais ça s'interroge sur le sens de

parler ou d'écrire. Est-ce que la poésie n'est pas au bout de toutes les bouches et que, malheureusement, on laisse filer ça ? La poésie c'est la parole perdue, celle dont on n'a que faire et qu'il faudrait reprendre, il faudrait tirer toutes les pensées qui se perdent pour en faire des chants.

HG

Oui, tu l'as bien exprimé, tu pars de différents personnages pour raconter des bouts de vie et des réflexions sur le monde tel qu'il va ou non.

Nous allons essayer de monter un spectacle à partir de ce recueil pour 2021, 2022, si les théâtres rouvrent, si nous trouvons une place entre toutes ces créations décalées de plus d'un an suite aux restrictions sanitaires. Comment comptes-tu opérer ? As-tu une idée des textes, de leur ordre, de ta mise en voix, en scène ? Comment cela te prend de passer du recueil à la scène ?

Pamphlet contre la mort, aux éditions P.O.L., en 2012

*je vais faire une performance
où je me filmerai
d'en haut
je serai accroupi par terre
et j'avancerai
comme un crapaud
en répétant uniquement cette phrase
"arrête de me prendre de haut"*

CP

Alors il faut faire attention aux mots Spectacle, Scène, parce que c'est des choses que je connais mais je préfère parler de gesticulations, à la rigueur de lecture-performance, mais je ne livre pas de spectacles en fait, même si souvent, des gens me parlent en ces termes. J'ai écrit d'ailleurs un texte sur le spectacle dans les *Exozomes*, et aussi de la notion d'auteur, et dans ce recueil je parle du public. Pour ma part, la lecture c'est une action, une poésie-action disait Bernard Heidsieck (les Futuristes employaient déjà ce terme), c'est-à-dire quelque chose qu'on ne met pas forcément à distance, comme dans un spectacle. C'est une perf avec une part plus ou moins grande d'improvisation, je peux très bien à un moment donné sortir de la salle, d'ailleurs j'aime bien les salles où tout le monde est au même niveau, je ne me sens pas à l'aise avec les salles prévues pour le spectacle, j'aime bien pouvoir bouger et je n'aime pas être sur une scène, plus haut que les autres et loin, j'ai l'impression de ramer, d'être seul, et je ne comprends pas ce que je fais là. Cette gesticulation sonore doit être une surprise, un coup de poing, quelque chose d'énorme dont la seule défense est la fuite ou le rire. C'est une affirmation de ma façon d'être, de lire, de ne pas transiger avec ce qui se dit. Ça peut très bien choquer, en tout cas ça provoque des réactions (c'est pour ça que j'aime aussi me filmer ou m'enregistrer faisant des performances dans la rue, sans qu'il y ait un public, d'ailleurs j'ai remarqué que souvent, quand je partais d'une salle tout en continuant à lire, à vociférer, les gens restaient assis : cela prouve qu'il y a un problème. Les gens se croient au spectacle, alors

qu'il faudrait être debout, participer, partir pourquoi pas, vivre ! être là réellement et non pas s'en remettre à l'autre qui va nous distraire. Du coup je pars ailleurs, lire pour d'autres gens, qui sont dans la rue, qui n'ont rien demandé et qui passent leur chemin.)

S'il y a des choses qui se montent en tout cas, je travaillerai certains textes du livre, ceux qui ont une portée plus orale que d'autres. Mais les lectures, pour moi, c'est une publication : il y a d'une part une partie improvisée et d'autre part il y a des textes que je viens d'écrire ou que je ressors. C'est une totalité, un événement, je ne dis pas mes textes, je propose une heure de quelque chose qui est en train de se vivre, avec des textes, des voix, des sons, et tout peut changer à la dernière minute, car il faut croire en la chance d'être vivant à l'instant où on arrive dans tel ou tel endroit, la chance de pouvoir faire résonner l'endroit avec quelque chose qui nous travaille dans l'instant, c'est beaucoup moins faux que les lectures qui ont été préparées sans penser l'atmosphère, l'espace dans lequel on va évoluer dans le poème (avec les gens, ils vont évoluer dans le poème aussi, si possible).

HG

Je comprends bien ta façon de faire, sur scène, en scène, en public.

Comment composes-tu tes textes ? Tu dis à voix haute dès le début, au fur et à mesure, ou pas du tout ? Les fils que tu tisses, les répétitions qui font avancer tes écrits, tu les travailles comment ? Et pour *Les voix du venir*, y a-t-il eu une différence de création d'avec les titres précédents ?

CP

En général je les écris, mais il arrive que j'improvise et puis qu'après je reprenne ce que j'ai dit, ou alors il arrive que je reprenne des textes issus d'écritures visuelles par exemple, car j'improvise beaucoup en dessinant des textes, c'est des textes qui ont leur énergie, c'est l'énergie pensée-tracée-parlée. Alors un jour, j'ai envie de faire un livre, du fait qu'un texte provoque ce désir et alors apparaissent ici et là des brouillons, des choses dessinées, des vidéos, des sons, et puis l'écriture continue par-dessus tout ça. Et puis là, pour ce livre, il y a eu beaucoup de rencontres avec des gens, ça n'est pas venu de moi, c'est vraiment venu de l'autre, et c'est venu aussi de moi parlant et reprenant ma parole, comme une voix parmi d'autres.

HG

Quels sont tes prochains projets ? Scène ? Vidéo ? Graphisme ? Écriture ?

CP

Un livre chez POL en fin d'année. En ce moment il y a une expo d'images et de textes à la médiathèque de Château-Gontier et puis il y a un livre qui va sortir, j'ai écrit des textes en rapport à une expo qui se fera à l'ArsenicGalerie, dans le 6^{ème} à Paris et un livre sort avec le titre de l'expo : Plethora. Je n'ai pas d'autres projets pour le moment, beaucoup de choses ont été reportées, vue la situation actuelle, alors je peux dire que j'ai tout de même de la chance de pouvoir publier et exposer en cette période !

HG

On va clore tout ça, j'ai peur que ça soit trop bavard... Tu veux ajouter quelque chose ? Retrancher quelque chose ? Ajouter des questions ? En enlever ? ...

CP

Non, ça va. On a dit qu'on faisait court. Merci ! Merci pour la lecture approfondie de différents livres en tout cas !

HG

Merci encore pour ta confiance, ta gentillesse, d'avoir accepté notre proposition d'entretien et de recueil dans notre toute nouvelle maison d'édition ! J'ai hâte de te rencontrer, qu'on monte nos projets de scène et qu'on boive des coups en terrasse, dans les rues, à pas d'heure, sans restrictions !

CP

Oui, il paraît que ça n'existera plus cependant. Certaines mauvaises langues disent ça. Qu'il va falloir trouver d'autres façons de vivre me dit-on, boire des coups dans des bunkers par exemple (et puis on ne boira plus, on ingérera par des canules des médicaments), marcher sous terre à heure fixe et sans croiser quelqu'un, etc. Mais j'espère que tout ceci n'est qu'une mauvaise fiction, on nous assomme tellement de mauvaises nouvelles qu'on resterait sur notre chaise comme hébétés ! J'espère qu'entre temps on aura tout pété et qu'on se retrouvera devant un feu de joie !